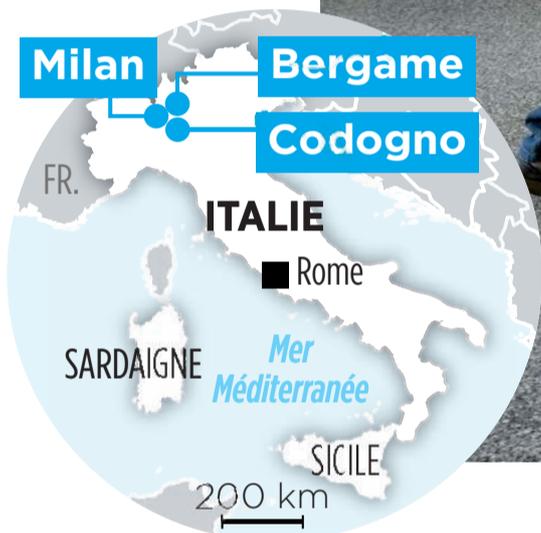


**REPORTAGE**

Codogno (Italie), mercredi.  
Le père Antonello, vicaire de la ville, épicentre de l'épidémie de Covid-19, bénit un cercueil avant l'inhumation au cimetière rouvert depuis la première phase de déconfinement progressif.



# RETOUR D'ENTRE LES MORTS

Région martyre ravagée par le virus, la Lombardie a entamé son déconfinement. Lent, prudent, presque apeuré, tant ce territoire habituellement béni des dieux a été traumatisé. De Codogno à Milan en passant par Bergame, reportage sur la carte de la mort où les Italiens tentent de reprendre goût à la vie.

**DE NOS ENVOYÉS SPÉCIAUX**  
LOUISE COLCOMBET (TEXTES)  
ET PHILIPPE DE POULPIQUET  
(PHOTOS) EN ITALIE

**222**  
personnes sont mortes à Codogno, plus que pendant la Première Guerre mondiale

**LES LARMES PERLENT** au bord de leurs paupières et, tel un chapelet de douleur, s'échappent doucement pour venir s'écraser dans leur masque. Un rempart de papier qui absorbe leurs émotions et leurs prières, ce « Notre père » rendu inaudible et qu'ils achèvent en se signant, mains gantées de plastique. Silencieuse depuis deux mois et demi, l'église Saint-Jean-Bosco de Codogno résonne à nouveau du chant du père Antonello, et c'est devant une assemblée restreinte - quinze personnes, le maximum légal - que le vicaire célèbre ses premières funérailles depuis qu'a éclaté la crise du coronavirus.

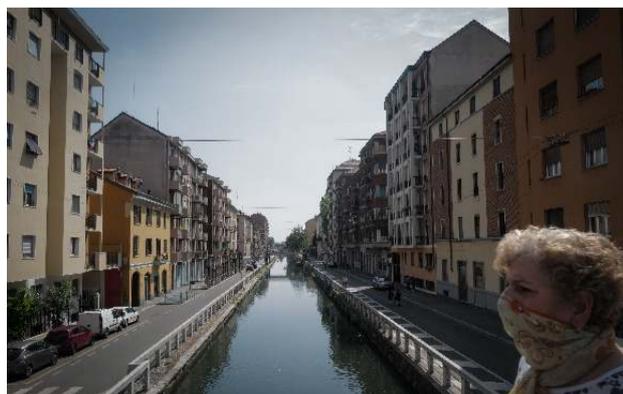
Autorisées dans la péninsule depuis le lundi 4 mai, ces messes obéissent à un protocole strict qui leur confère une dimension quasi surréaliste : cercueil fermé, masques et

gants obligatoires, distance de 2 m entre chaque participant, embrassades prohibées.

**A Codogno, hommage aux morts**

C'est sa belle-sœur Mariella qu'on enterre ce jour-là, emportée à 67 ans par un cancer,

mais dans sa peine, Carla Montanini retient surtout son soulagement. « Mariella n'aurait jamais supporté l'idée que nous ne soyons pas à ses côtés pour lui dire au revoir. Grâce à Dieu, elle a pu bénéficier du nouveau décret », dit-elle comme pour se raccro-



Quartier des Navigli, Milan (Italie), vendredi. Les habitants ont entamé la première phase du déconfinement, très progressif.

cher à un semblant de normalité, quand bien même, à Codogno, le mot a perdu son sens depuis des semaines.

C'est là, dans cette ville de 16 000 habitants à vocation agricole, typique du sud de la Lombardie, que la foudre a frappé le 20 février. « Le préfet m'appelle à minuit et m'annonce que trois cas ont été détectés. Pas en Chine, mais ici, à Codogno ! », se souvient le maire Francesco Passerini, alors estomaqué. L'incrédulité cède vite au pragmatisme : une heure plus tard, l'édile boucle la ville par ordonnances, créant ainsi la première « zone rouge » d'Europe. Durant trois semaines, Codogno ainsi que dix autres villages alentour seront coupés du monde « comme Berlin au lendemain de la construction du Mur », résume Francesco Passerini, convaincu d'avoir pris la bonne déci-

sion malgré le lourd bilan : 222 morts à ce jour dans sa ville, plus que pendant la Première Guerre mondiale. Un cas loin d'être isolé en Lombardie, région qui déplore à elle seule la moitié des 30 000 décès enregistrés dans la péninsule.

De fait, ce n'est pas au marché en plein air, le premier depuis des semaines, que les habitants se pressent ce jour-là. Alors que le gouvernement de Giuseppe Conte a décidé d'un déconfinement à pas comptés, avant la relance des commerces le 18 mai, la vie en Italie reprend d'abord par l'hommage aux morts. Au cimetière de Codogno, qui a rouvert ses portes mardi, les fleurs fanées débordent des poubelles. Masque sur le visage - obligatoire dans tous les lieux publics sous peine d'une amende de 400 € - on s'active de toute part pour nettoyer les tombes.



**Le préfet m'appelle à minuit et m'annonce que trois cas ont été détectés. Pas en Chine, mais ici, à Codogno !**

LE MAIRE, FRANCESCO PASSERINI

ter que sa mère était mourante, mais qu'elle était obligée de continuer à travailler. Le père de sa collègue est mort hier soir. Dans ma propre famille, nous l'avons tous attrapé, même si on a refusé de nous faire le test. La peur est palpable, encore aujourd'hui. »

### Le bruit incessant des sirènes des ambulances

A Bergame, ville martyre où le confinement a été, plus qu'ailleurs, observé à la lettre, les habitants garderont longtemps en tête le bruit incessant des sirènes des ambulances qui ont rythmé leurs jours et leurs nuits, emportant avec elles une génération d'anciens, décimée par le coronavirus. « Ce qui s'est passé ici est un événement traumatique », décrypte Valentina Vielmi, psychologue chargée d'une ligne d'écoute mise en place en urgence par la municipalité, et toujours active.

« La perte d'un être cher est une douleur en soi mais, lorsque vous ne pouvez pas dire adieu à un parent, que la dernière image que vous avez de lui, c'est sa prise en charge en ambulance, un respirateur sur le visage, que vous attendez chaque jour, impuissant, le coup de fil des médecins, jusqu'au dernier ; que vous ne pouvez pas choisir ses derniers vêtements ou organiser son enterrement, c'est une douleur dans la douleur, détaille-t-elle. Plus généralement, cette situation a créé une angoisse que certains ont eu du mal à gérer : il y a eu et il y a toujours ceux qui ont peur pour leurs proches ou pour eux-mêmes, notamment de ne pas être soigné faute de place à l'hôpital. » Une crainte qui n'a rien de rhétorique, quand on sait que l'hôpital Papa Giovanni XXIII de Bergame, fleuron du

système sanitaire régional, est passé, de l'aveu même de sa directrice générale Maria Beatrice Stasi, près de la catastrophe. A partir du 23 février, la structure a dû faire face à un afflux massif de malades, dans un état toujours plus critique. « C'est comme si une bombe avait explosé. Nous étions en état de siège, en guerre contre un ennemi invisible, les yeux rivés sur les chiffres qui continuaient à monter malgré le confinement. »

Comme ailleurs, des plans d'urgence existaient, mais pas pour une pandémie. Comme ailleurs, et avant tout le monde, « il a fallu pousser les murs et nous réinventer : nous consommions en protections chaque jour l'équivalent de notre stock pour six mois. Mais nous avons tenu le choc pendant deux mois et demi sans jamais jeter l'éponge », dit-elle, fière de « son » hôpital et de ses équipes, remerciant la « providence », et notamment le Vatican, généreux donateur. « A la fin du pic, nous nous sommes regardés en réunion de crise, tels des naufragés qui viennent de traverser une tempête », lâche la commandante de ce vaisseau amiral qu'est le Papa Giovanni, comme on le surnomme ici.

### Le nord de l'Italie confronté au dénuement

Prudente, Maria Beatrice Stasi n'exclut pourtant pas une nouvelle vague de malades et met en garde contre le « relâchement » de la population, pourtant tout relatif, eu égard aux critères français. Pour contrer une nouvelle flambée des contagions, qui n'ont jamais cessé – encore 600 nouveaux cas et 94 décès annoncés en Lombardie vendredi –, les ordonnances du gouvernement s'accompagnent dans la région de mesures encore plus strictes : masque et gants obligatoires partout et pour tous à partir de 6 ans, distances de sécurité dans les transports, gel hydroalcoolique dans les magasins, prise de fièvre obligatoire à l'entrée des administrations et des supermarchés, une température de 37,5 °C entraînant une mise en quarantaine.



**Hôpital de Bergame (Italie), vendredi. Béatrice Stasi, directrice générale, est fière de « son » hôpital et de ses équipes mais avoue que l'établissement est passé près de la catastrophe.**

Des mesures si draconiennes que des voix commencent à s'élever, jugeant les aides de l'Etat insuffisantes, alors que des millions d'Italiens ont perdu leur emploi, et que seuls certains secteurs comme le bâtiment ont pu reprendre leur activité lundi dernier, en attendant la « phase 3 » du déconfinement, le 18 mai.

### Milan, poumon économique à l'arrêt

A Bergame, où une armée de volontaires distribue chaque jour des repas aux retraités et des bons d'achat aux familles en difficulté, 80 % des demandeurs étaient jusque-là inconnus de la municipalité. Derrière son masque, Anna-Laura, mère célibataire, ne peut cacher sa gratitude en recevant un bon de 350 €. « De quoi remplir le réfrigérateur pour deux semaines » et une vraie bouée de sauvetage pour celle qui, dimanche, a déjà dû appeler à l'aide la paroisse et la Croix Rouge. « J'ai bien cru que je ne pourrais pas nourrir mes trois enfants », avoue celle qui sait déjà son entreprise de décoration de vitrines commerciales condamnée à court terme, et craint de basculer dans la pauvreté. Comme tant d'Italiens, elle non plus n'a pas encore reçu les 600 € d'aide promis par l'Etat aux indépendants, pas plus qu'elle ne sait comment faire garder ses enfants alors que

l'école ne rouvrira qu'en septembre. La détresse est palpable jusqu'à Milan, poumon économique du pays, à l'arrêt total depuis le confinement national mis en place le 9 mars. Secteur stratégique depuis l'Exposition universelle de 2015, la restauration s'inquiète, alors que les conditions de la reprise, prévue le 1<sup>er</sup> juin, n'ont toujours pas été clarifiées. Seules les livraisons et les formules à emporter ont repris lundi dernier. Insuffisant après deux mois d'inactivité forcée, alors que les factures et les loyers continuent à tomber avec la régularité d'un métronome.

« La livraison, ce n'est pas notre métier, mais on s'adapte comme on peut en espérant au moins couvrir nos dépenses courantes », résume Enrico Murru et Hippolyte Vautrain, deux trentenaires à la tête de Rost, cave à manger branchée ouverte mi-novembre dans le quartier de Porta Venezia, en espérant retrouver leur clientèle en septembre.

### Restaurateurs exaspérés

D'autres ne pourront pas attendre si longtemps. Exaspérés, des patrons de bars et de restaurants des Navigli, l'équivalent milanais du canal de l'Ourcq à Paris, ont manifesté leur colère en disposant une cinquantaine de chaises vides au pied de l'Arc de la Paix, l'un des monuments symbole de Milan. « Un cinquième d'entre nous ont déjà mis la clé sous la porte. En respectant les deux mètres de distance entre tables, nous ne pourrions fonctionner qu'à 30 % de nos capacités. Et que propose le gouvernement ? De mettre en place des plaques de Plexiglas entre nos clients ! », s'agace Paolo Polli. Ce restaurateur, qui a entamé une grève de la faim, campe sur place depuis trois jours, interpellant les politiques par médias interposés. En écho à cette Italie aujourd'hui inquiète pour son avenir, son message est clair : « Si nous rouvrons sans aides de l'Etat, nous mourrons tous. »

« Non... Lui aussi ? », lâche une retraitée, stoppée net dans son élan, à la vue d'une plaque funéraire portant la date du 7 mars. « Tellement de gens sont morts qu'on ne sait même plus qui est encore en vie », soupire-t-elle. A la mi-journée, on ne trouve plus âme qui vive dans la ville, même pas au parc communal, quand bien même les sorties y sont désormais autorisées.

### A Bergame, la peur « est palpable »

Même constat à Bergame, à quelques kilomètres de là. Epicentre de l'épidémie, cette cité prospère de 120 000 habitants détient un triste record, avec une hausse de la mortalité de + 568 % enregistrée pour le seul mois de mars 2020. Dans la ville haute, habituellement envahie de touristes, quelques rares passants s'attardent pour prendre le soleil ou bavarder, toujours à distance réglementaire. Déjà trop au goût de certains, se plaignant volontiers de ces « irresponsables qui se promènent, parfois sans masque ».

« Tout le monde ou presque connaît ici une famille endeuillée », assure Simonetta Grassi, 63 ans, sacs de courses à la main. « La caissière du supermarché vient de me racon-



**Bergame, jeudi. Des bénévoles de la mairie distribuent des repas ou des bons d'achat aux personnes isolées et dans le besoin.**

**568 %**

L'augmentation de la mortalité à Bergame pour le seul mois de mars 2020

**600**

Le nombre de nouveaux cas annoncés en Lombardie vendredi



**Milan, vendredi. Paolo Polli, restaurateur, est en grève de la faim. Un collectif de professionnels a disposé ces chaises vides pour alerter sur leurs difficultés financières.**